

Groupement de textes complémentaires « Hic et nunc »

Initiation à la question de réflexion : un discours continue-t-il à être efficace en dehors de son contexte d'écriture ?

Texte 1 : extrait de la *Première Philippique* de Démosthène (351 av. J.-C.)

Réveillez-vous, il le faut. Voyez, Athéniens, à quel degré d'impudence en est venu Philippe : il ne vous laisse pas le choix entre l'action ou le repos, mais il menace, et son langage est, dit-on, des plus insolents ; incapable de s'en tenir à ce qu'il a conquis, il s'agrandit sans cesse, et, profitant de nos hésitations et de notre inaction, il nous enveloppe de tous côtés de ses pièges. Quand donc, Athéniens, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous pour agir ? - Nous attendons, dira-t-on, que la nécessité nous y force. - Mais, aujourd'hui, que faut-il penser de ce qui se passe ? Quant à moi, je crois que, pour un homme libre, la nécessité la plus pressante, c'est d'avoir à rougir de sa conduite. Préférez-vous, dites-moi, aller de l'un à l'autre, en vous demandant : " Y a-t-il quelque nouvelle ? " Et quoi de plus nouveau que de voir un Macédonien triompher par les armes des Athéniens, et administrer les affaires de la Grèce ? " - Est-ce que Philippe est mort ? - Non, mais il est malade. " Et qu'importe qu'il lui arrive malheur, vous aurez bientôt fait en sorte qu'il naisse un autre Philippe, si vous continuez d'apporter aussi peu d'attention à vos affaires ; car ce n'est pas à ses forces propres qu'il doit sa grandeur, c'est à votre négligence. [...]

Il faut donc que vous ayez tous la volonté d'être prêts à faire votre devoir ; vous le reconnaissez, vous en êtes persuadés, et je n'en parle plus. Mais quelle est la nature des mesures qui, selon moi, nous tireraient de tels embarras, quel serait le nombre de nos soldats, où puiserions-nous l'argent nécessaire, et comment nos autres préparatifs pourraient-ils être aussi efficaces et aussi rapides que possible ? c'est ce que je vais essayer d'exposer, après vous avoir adressé une prière : attendez, pour juger, que vous m'ayez écouté jusqu'au bout ; ne vous prononcez pas auparavant ; et, s'il vous semble tout d'abord que je vous propose des mesures d'un genre inusité, ne croyez pas pour cela que je veuille différer l'action. Le plus sage n'est pas de dire : " Agissons vite, à l'instant même " ; ce qui est fait est fait ; les secours que nous enverrions aujourd'hui n'y changeraient rien ; ce qui importe, c'est d'indiquer quel sera le genre de nos armements, leur importance, et le moyen de les maintenir, jusqu'à ce que nous ayons ou accepté des conditions de paix, ou triomphé de nos ennemis ; car ainsi nous n'aurons plus à craindre qu'il nous arrive malheur à l'avenir.

Traduction de C. Poyard.

Texte 2 : extrait du quatrième discours *Contre Verrès* de Cicéron (70 av. J.-C.)

Je vais parler de ce que Verrès appelle son goût ; ses amis, sa manie ; les Siciliens, son brigandage. Moi, je ne sais de quelle expression me servir. Je vous exposerai la chose ; c'est à

vous d'en juger par ce qu'elle est, sans vous arrêter au nom qu'on lui donne. Prenez-en d'abord une idée générale, et peut-être n'aurez-vous pas beaucoup de peine à trouver le mot juste.

Je nie que dans la Sicile entière ; cette province si riche, si ancienne, peuplée de tant de cités et de familles si opulentes, il ait existé un seul vase, soit d'argent, soit de métal de Corinthe ou de Délos, une seule pierre fine, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, un seul marbre, un seul bronze, enfin un seul tableau, un seul tapis, qu'il n'ait recherché, qu'il n'ait examiné, et si l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevé.

Juges, cette proposition vous étonne. Cependant je vous supplie encore de peser tous les termes. Il n'y a point ici d'hyperbole ; je ne cherche point à exagérer les torts de Verrès.

Quand je dis que dans toute la province il n'a rien laissé de tous ces objets précieux, je ne parle pas en accusateur, j'énonce simplement un fait. Je vais plus loin ; j'affirme qu'il n'a rien laissé dans les maisons, ni même dans les villes ; dans les édifices publics, ni même dans les temples ; rien chez les Siciliens, rien chez les citoyens romains ; en un mot, que dans la Sicile entière, tout ce qui a frappé ses regards ou excité ses désirs, décorations privées et publiques, ornements profanes et sacrés tout est devenu sa proie. [...]

O justice des dieux et des hommes ! quelle cause monstrueuse ! quel excès d'impudence !

Traduction de P. C. B. Gueroult.

Texte 3 : extrait du *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune (100 -113)

Il paraît assez que le peuple Romain sait mettre de la différence entre les princes qui le gouvernent. Les applaudissements qu'il prodiguait autrefois à la beauté d'un efféminé, il les donne aujourd'hui à la valeur d'un héros : et ses acclamations si souvent profanées à vanter le geste ou la voix d'un tyran, sont aujourd'hui consacrées à célébrer la religion, la frugalité et la clémence d'un empereur. Nous-mêmes, selon que l'amour ou la joie nous transporte, n'élevons-nous pas jusqu'au ciel, et d'une commune voix, tantôt son air majestueux, tantôt sa douceur, et tantôt sa modération et sa tempérance ? Qu'y a-t-il d'ailleurs qui convienne mieux à un citoyen et à un sénateur, que ce surnom de TRÈS-BON que nous lui avons donné, et que l'orgueil de ses prédécesseurs lui a rendu particulier et propre ? Pourrait-on se récrier plus unanimement que nous le faisons sur son bonheur et sur le nôtre ? Et quand nous souhaitons tour à tour qu'il puisse pendant une longue suite d'années pratiquer les mêmes vertus, jouir de la même gloire, n'est-ce pas dire que s'il ne faisait pas notre félicité, nous ne formerions pas tant de vœux pour la sienne ? La rougeur qui lui monte au visage et les larmes qui lui échappent au milieu de ces acclamations, rendent un témoignage bien naïf qu'il reconnaît et qu'il sent, que c'est à Trajan et non à l'empereur qu'elles s'adressent. [...] Il est facile d'ailleurs de rendre des actions de grâce à un empereur qui le mérite. Car je n'ai point à craindre qu'en louant son affabilité, sa frugalité, sa clémence, sa libéralité, son amour pour la vertu, sa continence, ses travaux, sa valeur, il me soupçonne de lui reprocher son arrogance, son luxe, sa cruauté, son avarice, sa jalousie, sa débauche, sa mollesse et sa lâcheté.

Traduction de L. de Sacy.